

## Le désir sur un éclat de verre

Lyne Richard

Volume 39, numéro 3, automne 2008

Les voix intérieures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037612ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037612ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, L. (2008). Le désir sur un éclat de verre. *Études littéraires*, 39(3), 69–83.  
<https://doi.org/10.7202/037612ar>



# Le désir sur un éclat de verre

LYNE RICHARD

À l'heure où la pluie caresse la vitre  
tu regardes en toi  
et tu sais entrer dans cette forêt de doutes  
où mourir brûle sous la neige  
quel chant t'est encore une fois révélé  
quand la beauté avance  
avec quelques poussières  
au bord des cils

si seulement nous n'étions pas  
ces fragiles pavots  
oubliés par la mer  
avec des vagues aux poignets  
le mouvement des rives  
accroché au désir comme un noyé

si seulement nous n'étions pas  
cette frileuse nuit de pierre  
où les baisers vont se perdre  
écorchés vifs par un ciel  
pressé d'en finir avec ses fruits  
cette terrible respiration du noir  
portée au seuil de nos bouches

tu sais ce que le corps exige  
quand la voix se noue aux désordres de novembre  
le ciel respire de vieux jardins plein de malentendus  
des rideaux se lèvent sur de lents paysages  
pour la capacité des nuits  
à recoudre les naufrages

d'un coup de poing tu agrandis le cœur  
d'une vieille fatigue  
à bout de bras comme une statue éteinte  
tu attaches aux flancs du matin  
une histoire ancienne  
il était une fois le désir  
sur un éclat de verre  
et l'eau rouillée de ta poitrine  
courait jusque dans ses chambres

ton corps a des récifs où s'accrochent quelques mélancolies  
des plaies et des douleurs avec des pages ouvertes  
pour les jours où le poème mord la main  
comme un grand chien triste  
ton corps est un rêve édenté par la nuit  
une étreinte qui tisse  
dans le cri des oies  
des hanches d'horizon  
et des fruits qui fusillent la rumeur silencieuse  
qui s'abat sur ta gorge  
ton corps a des laines trouées par les averses  
les vents dépeuplés d'un rêve qui croyait  
à la parfaite fusion du feu et du parfum des lèvres

comment dire l'effroi  
sans ressentir la chute  
du cœur dans le ventre  
caillou dépossédé  
aux fragiles couleurs de l'ombre  
comment dire la mort  
sans lever vers le ciel les couteaux rouillés  
des rêves inutiles  
sans étrangler le bruit que fait le temps  
quand il court sur la nuit  
avec ses goûts de terre  
ses grands champs dénudés  
et la rage des cortèges

dans ta bouche tu mêles les cailloux et les roses  
pour que ta voix supporte  
les pas brisés des chambres  
ou les regards de ceux  
qui élèvent en silence  
les mains vers le soleil  
dans ta bouche les cailloux ignorent le vertige  
ne sont plus qu'un destin attentif  
qui blanchit la mémoire et effeuille aux fenêtres  
les rives poudrées de brume



longtemps tu as levé la tête  
pour la patience du vent  
à ramasser feuilles et neiges  
debout en prières  
tu avais les gestes lents  
de celles qui consolent le ciel

tu attends maintenant la neige comme un deuil  
les taches rousses de ta peau se voilent  
avant que le froid rampe aux miroirs  
fidèle au soleil tu creuses un lit de mousse  
pour les jours où l'hiver te tranche la langue

faut-il éventrer le soleil  
pour qu'une grappe de lumières  
s'accroche à tes genoux ?

il monte quelques poussières  
dans le désordre de ta chevelure  
l'automne pose les coudes sur tes épaules  
contemple ses flammes sur ta chair  
tu portes au cou des crépuscules  
les demeures de tes éblouissements  
et quelques opéras que tu nommes  
en hommage à la beauté des choses  
tu sais que l'amour est une pierre  
où dort la lumière  
qui apprend à la neige quelques désolations

tu te dépouilles des miroirs  
où vient chanter l'enfance  
dans la lente floraison des lèvres

quand il ne reste que les miettes de l'automne  
quelques éclats d'orange froissée  
tu allumes un feu pour les vieux bouquets  
ceux qui traversent les yeux clos  
la mémoire de tes doigts brûlés

le crépitement de juillet  
s'épuise alors sur ta nuque  
comme une bête blessée

tu craches des mots sur quelques braises éteintes  
comme si le monde pouvait porter  
tes champs de bataille  
dans le plus intime de l'abandon  
tu cherches à couvrir ta plainte  
la marée triste de l'inutile  
et le langage perdu du ventre

tu apprends la géographie du souffle  
quelques plages où respirer serait renaître  
dans le froissement sauvage des sables  
tu as si peur que le corps pourrisse  
le dos chargé de décembres  
et les sommeils étranglés  
par la splendeur du givre

qu'est-ce qui arrive au corps  
quand le poids des ombres  
s'étend dans ses puits ?

tes désirs  
glissés dans l'âge comme une racine  
refont leur lit cent fois  
sous le feuillage des paupières  
tes désirs se couchent en cuillères  
parmi les oiseaux

ces sursauts de douleur  
que tu noies dans la musique  
Chopin retombant sur le sol des passions vives  
et Morricone sur le tranchant de la fièvre  
ces sursauts de douleur  
avec leurs bras repliés qui voient le monde  
comme une entaille  
tu les caches dans les tiroirs de la maison  
entre deux papiers sombres  
où dorment des cailloux

demain ce sera encore toi  
qui embrasseras la musique  
les nuages étroits de tes angoisses  
demain ce sera encore toi  
dans les tremblements de l'hiver  
avec ton cœur de conifère et les ombres immobiles  
que tu tiens dans la main  
à l'exacte vérité du souffle  
demain tu ouvriras la porte  
avec la belle et impérissable violence de la mer  
sous tes paupières les gestes de vivre  
rassemblés dans l'argile